

âgée de quatre-vingt-cinq ans , et jouissait encore d'une bonne santé ; mais ses facultés intellectuelles étaient affaiblies. La maison était extrêmement sale , et l'air renfermé de sa chambre , où l'on nous fit entrer , était fort désagréable ; je crois même qu'il doit être malsain. C'est pourtant dans ces appartemens , tellement clos que l'air extérieur y pénètre rarement , que les Islandais passent leurs longs hivers , et c'est là qu'en empêchant l'introduction de l'air , et à l'aide de murs épais et d'un toit de gazon , ils peuvent vivre sans feu pendant toute l'année. On parlait beaucoup des richesses des habitans de Haukardal ; effectivement ils possèdent dix vaches , cinq bœufs et une centaine de brebis , ce qui est considérable dans cette île.

« Un cimetière islandais est souvent entouré , en partie , d'un mur grossier en pierre ou en gazon , et sa surface est parsemée de quelques tertres verdoyans qui marquent les sépultures. Cet espace offre le dimanche , avant l'arrivée du pasteur , un tableau singulier : de nombreuses troupes d'hommes , de femmes , d'enfans arrivés à cheval , et vêtus de leurs plus beaux habits , se saluent les uns les autres sans discontinuer ; quiconque avait été absent au-delà du temps ordinaire , soit par maladie , soit par toute autre cause , était embrassé par toute l'assemblée. Peu

habitués à voir des étrangers , ils accoururent en foule autour de nous , nous présentèrent du lait et de la crème de la ferme voisine , et nous adressèrent une infinité de questions. Beaucoup s'étonnèrent que nous fussions venus si loin pour voir le Geysir , qu'ils étaient accoutumés à regarder avec la plus grande indifférence. L'église ressemblait à celle de Thingevalla ; elle était plus commode , parce qu'il y avait pour s'asseoir des bancs au lieu de coffres. Les femmes et les enfans étaient dans l'église ; les hommes se tenaient autour de l'autel , auprès duquel le prêtre avait pris sa place ; ils nous en avaient réservé une parmi eux ; il était vêtu d'une longue robe de laine noire. Les hommes seuls chantèrent , ou plutôt crièrent de toutes leurs forces. Ce chant de psaumes achevé , on revêtit le prêtre d'un surplis de toile de lin écrue , et on lui mit par-dessus une espèce de chasuble sur laquelle la figure d'une croix était grossièrement brodée. Le prêtre lut dans un livre quelques prières qui furent suivies de chant ; tantôt on se tenait debout , tantôt on s'asseyait. Il y avait sur l'autel une grande tabatière , une coupe , une assiette d'argent , une boîte d'hosties et une bouteille de vin blanc. Le prêtre avait souvent recours à la tabatière. Pendant qu'on chantait , il prépara tout ce qu'il fallait pour la communion , puis monta en chaire. Ayant récité

quelques prières, il prononça assez vite, mais d'un ton pathétique, un sermon qui dura une demi-heure. Il donna ensuite la communion, d'abord aux hommes, et ensuite aux femmes, distribuant à chacun une hostie et un peu de vin, et répétant en même temps une prière fort courte; il bénit ensuite séparément chaque personne de l'assemblée, ce qui termina le service.

« Le prêtre vint nous parler, il paraissait ravi d'avoir eu des étrangers dans son église. Apprenant de quel côté nous devions voyager, il nous pria de nous arrêter à sa maison, située sur la route, et de lui permettre de nous accompagner; je le remerciai beaucoup et je lui promis de ne pas l'oublier.

« Le marais situé entre l'église de Haukardal et la montagne de Laugerfell, était couvert de renoncule de Laponie, jolie petite plante en fleur; elle est rare, même dans le pays dont elle porte le nom; dans les parties plus sèches, croissait une laiche qui formait la plus grande partie des pâturages. Quelques autres plantes, notamment une linaigrette, tapissaient la base septentrionale du Laugerfell.

« A mon retour à la tente, je trouvai les Geysers à peu près dans le même état où je les avais laissés. A huit heures, le premier Geysier eut une très-belle éruption. La journée avait été sercine,

mais froide : le thermomètre ne s'étant pas élevé au-delà de 41° (4°).

Pendant toute la nuit, les deux Geysers furent parfaitement tranquilles. Le 16 à quatre heures du matin, je fus témoin d'une éruption du nouveau, elle ne dura en tout qu'une heure, mais fut aussi magnifique que la précédente. Je remplis une demi-douzaine de bouteilles de l'eau des Geysers; elle n'éprouva, par la suite, pas la moindre effervescence, ni ne fut sujette à aucun changement.

« Je partis, à neuf heures, de ce lieu si intéressant, emportant le regret de n'avoir pas eu avec moi un ami auquel j'aurais pu confier toutes les sensations agréables que j'éprouvais, et qui m'aurait fait part des siennes. Vers midi, j'arrivai à la maison d'un brave paysan que j'avais vu la veille à l'église, et qui, sachant que je devais passer devant sa demeure, m'attendait à la porte avec toute sa famille, chacun vêtu de ses plus beaux habits. Il m'invita obligeamment à entrer chez lui et à me rafraîchir. Dans la conversation il me parla des difficultés de la route que j'allais entreprendre, à cause des pluies abondantes qui étaient tombées depuis un certain temps.

« A quelque distance, je rencontrai un mendiant ambulante, il y en a beaucoup en Islande; les uns adoptent cette manière de vivre par

paresse, d'autres par l'impossibilité de travailler. La mince quantité de vivres qu'ils peuvent obtenir dans un pays où même les hommes les plus actifs sont souvent réduits à une disette réelle, rend ces misérables de véritables objets de pitié.

« Je traversai une partie du même marais où j'avais passé en venant, après avoir quitté les bords du Brurekaa, que je revis encore, et je fis un détour pour aller visiter la source chaude de Reykam : elle n'en valait guère la peine pour quelqu'un qui revenait d'admirer les Geysers, car l'eau ne s'y élevait pas à plus de sept pieds. Ces éruptions sont accompagnées d'un bruit très-fort, dû à la grande quantité d'air qui se dégage en même temps que l'eau sort. Quelques pierres, disposées en degrés dans la rivière, conduisent à une partie de son canal plus tranquille, mais encore chaude et procurent, aux habitans d'une maison voisine la facilité de cuire leurs alimens et de laver leurs vêtemens. Elle est à quatre-vingt-dix pieds de la source, et ils m'assurèrent qu'en hiver, par un temps clair et froid, la hauteur du jet est quelquefois si considérable, que, si le vent souffle de leur côté, il y pousse l'eau chaude en si grande quantité qu'ils sont obligés de l'abandonner pendant quelque temps. Quoique peu forte, cette source de Reykam forme un objet remarquable au milieu de la solitude qui

l'entoure. L'herbe qui croît près de ses bords est plus longue et plus touffue que je ne l'avais vue partout ailleurs; des îlots rocailleux qui s'élevaient dans la rivière à quelques pieds au-dessous du cratère, étaient revêtus d'une belle verdure; plusieurs étaient en fleurs.

« J'avais jusqu'alors voyagé à l'ouest, je tournai alors au sud; la route passait par un canton moins marécageux que celui d'où je sortais; j'arrivai à la maison d'un prêtre que j'avais vu à Haukardal. Il était occupé à couper, dans une fondrière voisine, de la tourbe pour son chauffage d'hiver. Il me proposa de m'accompagner, et dès qu'il se fut revêtu de ses habits noirs, nous nous mîmes en route pour Skalholt. Il fallut un peu de précaution pour traverser le marais qui nous séparait de ce lieu, mais l'approche du petit groupe de maisons composant ce village qui, quelques années auparavant, était la résidence de l'évêque et la capitale de l'île, fut encore pire, à cause de l'extrême humidité du sol fangeux, entremêlé de grands quartiers de rochers. Une maison en terre et quatre plus petites sont avec l'église tout ce qui reste de la ville. Le pays voisin n'est nullement agréable, quoique l'herbe y soit passablement abondante. Tout autour de Skalholt, s'étendent un grand nombre de monticules; la fumée qui sort çà et là de leur sein, annonce des sources

chaudes ; au-delà du Hvitaa, qui est ici très-large, on voit une petite montagne tapissée de gazon. Au sud-est, au-delà d'une chaîne de collines, s'élève l'Hécla dont plus de la moitié, à prendre du sommet, était couverte de neige.

« A peine j'avais dressé ma tente, que M^{me} Jonesen, jeune et jolie veuve, richement vêtue, m'invita d'entrer chez elle ; j'y fus régalé de *ren* ou potage au seigle, de crème et de sucre. La maison était une des meilleures que j'eusse vues dans l'île, et de plus extrêmement propre ; les appartemens étaient lambrissés et peints en bleu et en rouge ; je vis une jolie bibliothèque appartenant à l'école de Bessestedr ; le professeur était frère de M^{me} Jonesen. Cette collection renfermait plusieurs auteurs classiques, et surtout des manuscrits et des livres imprimés en langue islandaise.

« La ferme dépendante de cette maison est considérable, elle a divers bâtimens pour les bestiaux ; l'on n'en couvre jamais le sol de litière, de sorte que les pauvres animaux sont obligés de se coucher sur le roc nu ; ils étaient fort sales.

« A Skalholt, je vis pour la première fois couper du foin dans cette île ; la lame de la faux n'a que deux pieds de long, ce qui est plus commode à cause des rochers innombrables dont la surface du terrain est hérissée. L'angélique est

commune dans ce canton, de même que dans tous ceux que j'avais visités ; on la mange fraîche ou sèche, toutefois l'usage en est moins fréquent que chez les Lapons. La journée fut belle et chaude ; cependant une pluie brumeuse tomba dans la soirée. A neuf heures du matin le thermomètre était à 60° (12° 43').

« Le 18, M^{me} Jonesen nous fit servir à déjeuner de très-bonne heure ; c'était bien commencer la journée, mais pendant que nous étions encore à table, les guides que l'on avait envoyés chercher la veille pour me conduire au mont Hécla, arrivèrent avec la fâcheuse nouvelle que d'après l'état actuel de l'atmosphère et des marais, ils ne pouvaient entreprendre la course ; de plus les rivières étaient si gonflées que celles qui à d'autres époques étaient profondes, ne pouvaient en ce moment se traverser sans un danger imminent. Mon guide de Reikiavik déclara aussi qu'il ne m'accompagnerait pas à l'Hécla, et m'attendrait à Skalholt. Il était inutile de chercher à combattre l'obstination et la timidité superstitieuses de ces gens. Sans doute l'humidité excessive de la saison rendait les marais difficiles à passer, mais cet obstacle leur causait moins de frayeur que la nécessité de gravir sur une montagne volcanique que plusieurs prennent pour la demeure des damnés, et que la plupart ne

regardent qu'avec horreur. Quoique plusieurs Islandais instruits, qui avaient fait le voyage de cette montagne, m'eussent dit que je n'y verrais rien de remarquable que je n'eusse déjà observé ailleurs; cependant le refus de mes guides me contraria beaucoup parce que j'avais résolu de le visiter après avoir observé les Geysers. J'eus d'abord l'idée d'attendre quelques jours un temps plus favorable; mais la continuation de la pluie, et le peu de probabilité de sa cessation, me fit prendre le parti de retourner le lendemain à Reikavik, d'autant plus que le terme fixé pour le départ du navire approchait.

« Lorsque le siège épiscopal fut transféré de Skalholt à Reikiavik, la cathédrale fut abattue; et remplacée par une église en bois; on n'y voit aucune des antiquités que possédait, dit-on, l'ancienne cathédrale; à moins qu'on ne regarde comme telle une couverture d'autel, quelques chasubles et une mitre brodée en or, mais un peu ternie. La chaire est très-bien faite, et ornée de petites figures assez bien peintes. Enfin on me montra un assez bon portrait du dernier évêque.

« Ne sachant comment reconnaître l'hospitalité et les attentions de M^{me} Jonesen, je me hasardai à lui offrir quelques objets en linge. La joie qu'elle manifesta, me prouva que mon présent lui était agréable, et j'en fus très-content. A six

heures du soir je pris congé de cette digne femme.

« Après une route très-fatigante, j'arrivai le 19 à trois heures du matin dans le fond de l'Almanneggiaa, où je dressai ma tente. Bientôt je me mis en course pour examiner ce singulier défilé. Ayant parcouru sa partie méridionale, je dirigeai mes pas vers le nord. Le bruit d'une chute d'eau m'avertit que je me trouvais près d'une cascade dont j'avais aperçu de loin une portion suffisante pour exciter ma curiosité. Il fallut, pour m'approcher, traverser deux torrens rapides; puis, ayant doublé l'angle saillant d'un rocher perpendiculaire, je vis tout-à-coup un saut magnifique, précipitant, avec un fracas terrible, ses eaux écumeuses par-dessus la partie la plus haute du précipice: elles tombaient ensuite en une nappe non interrompue sur sa base rocailleuse, composée de masses immenses de figures irrégulières, mais dont les contours avaient été arrondis et adoucis par la force du courant; après avoir traversé le défilé dans une direction oblique et tortueuse, il se fraya en grondant un chemin à travers une ouverture pittoresque de la paroi orientale et se réunit bientôt à l'Oxeraa dont le cours est bien plus tranquille, à un demi-mille au-dessous de son confluent avec le Thingevalla-Vatn.

« A quelques centaines de pas du saut, des blocs de rochers s'étaient écroulés du haut de la

montagne, dans une position telle que je pus m'en aider, quoique avec beaucoup de difficulté, pour arriver au sommet; je vis le torrent large et profond qui donne naissance à la cascade, rouler rapidement ses eaux au milieu de rochers nus et unis. Leur surface un peu crevassée indiquait qu'ils avaient été dans un état de fusion; d'ailleurs les différens courans de lave sont visibles sur la coupe du précipice. Une forte pluie me fit regagner ma tente. Je me remis en route et j'arrivai le 22 à Reikiavik.

« Le navire, bien loin d'être en état de partir, ne pouvait faire voile avant la semaine suivante. Je profitai de ce délai pour visiter le Borgafjord; le fils de M. Stephensen qui habitait ce canton m'y avait engagé; le père me fournit obligeamment les chevaux et les tentes nécessaires pour entreprendre cette excursion; mais auparavant je fis d'autres courses.

« Ayant beaucoup entendu parler de la grande pêche de saumons qui a lieu dans le Lax-Elv, et qui est une espèce de fête pour tous les Islandais qui demeurent à plusieurs milles à la ronde, j'y allai le 26 juillet au milieu d'une foule très-considérable; quelques-uns étaient à pied, le plus grand nombre à cheval; chacun vêtu de son mieux. Heureusement le temps étant fort beau contribua beaucoup à la gaité de la journée.

Ce qui me fit surtout plaisir, fut d'observer entre les différentes classes des habitans un degré de familiarité qui ne se rencontre peut-être dans aucune autre pays. Hommes, femmes, enfans de tous les âges et de toutes les conditions, l'évêque, le conseiller, le sénéchal, le bailli, le receveur, la sage-femme et les artisans conversaient les uns avec les autres sans la moindre gêne et sur le pied de la plus parfaite égalité. Les femmes étaient les mieux mises, et l'on pouvait mieux remarquer parmi elles, la différence des fortunes. Des groupes de spectateurs assis sur des tas de pierres se régalaient, les uns avec du petit lait et du beurre, d'autres avec du saumon fumé et des tartines de pain de seigle et de beurre. En arrivant sur les bords du fleuve, éloigné de six milles de Reikiavik, je vis une troupe nombreuse d'hommes et de femmes qui marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux et même jusqu'à la ceinture, et prenaient à la main les poissons nageant en foule dans la partie la plus profonde. Dès qu'on en avait pris un, on le jetait sur le rivage, où une autre troupe les comptait en les mettant dans des paniers, qui devaient les transporter à dos de cheval à Reikiavik pour y être salés. On en eut ainsi pêché deux mille avant deux heures après midi. Le propriétaire de notre navire en acheta les deux tiers; ce fut une circonstance très-heureuse